



HAL
open science

Pratique archéologique de l'exploration : des sémioses en interaction

Florian Blanquer

► To cite this version:

Florian Blanquer. Pratique archéologique de l'exploration : des sémioses en interaction. Journées thématiques 2017 école doctorale Cognition, Comportements, Langage(s), Ecole doctorale Cognition, Comportements, Langage(s), Jun 2017, Poitiers, France. hal-01734973

HAL Id: hal-01734973

<https://unilim.hal.science/hal-01734973>

Submitted on 15 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pratique archéologique de l'exploration : des sémiotiques en interaction

Florian BLANQUER

Université de Limoges - Centre de Recherches Sémiotiques (CeReS, EA 3648)

Résumé

Selon Fontanille (2010), « toute pratique comprend une part d'interprétation, une dimension cognitive interne qui comprendrait toutes les opérations de réglage, de traitement des interactions, qu'elles soient automatiques ou préparées, programmées ou improvisées, volontaires ou involontaires, et qui serait en somme le lieu épi-sémiotique de l'accommodation pratique ». Notre objectif est de mettre à jour les éléments pertinents permettant de définir le fonctionnement de l'interprétation située, c'est-à-dire d'une interprétation s'effectuant lors d'une pratique, *i.e.*, une activité, un cours d'action. En effet, notre recherche tend à proposer à l'Agence Nationale pour la gestion des Déchets RadioActifs la manière dont on peut s'assurer que les personnes qui fouleront leur site d'enfouissement, dans 1 000 ou 10 000 ans, arrivent à en identifier la nature et les risques associés. Pour ce faire, nous prendrons appui sur la méthode de fouille dite ethnographique utilisée par Leroi-Gourhan et explicitée par Courbin (1987) ainsi que nos observations de terrain afin de montrer comment l'épisémiotique fonctionne et ce, par le biais de la pratique archéologique de l'exploration. Nous expliciterons comment cette pratique interprétative met en interaction différentes sémiotiques-objets par la médiation de son opérateur. Il nous faudra également prendre en compte la manière dont une pratique forme un système de sémiotiques, c'est-à-dire la relation entre objets signifiants créée par la pratique. Nous pourrons alors revenir à la définition même de l'épisémiotique et aux éléments caractéristiques définissant le fonctionnement de l'interprétation située. Nous en donnerons un exemple de fonctionnement en milieu hospitalier.

Abstract

According to Fontanille (2010), "any practice includes a part of interpretation, an internal cognitive dimension that would include all operations of adjustment, treatment of interactions, whether automatic or prepared, programmed or improvised, voluntary or involuntary, and which would be the epi-semiotic place of practical accommodation." Our objective is to determine the relevant elements which define how the situated interpretation works, that is to say, how an interpretation carried out during a practice, *i.e.*, an activity, a course of action. Indeed, our research tends to propose to ANDRA (L'Agence National pour la gestion des Déchets RadioActifs) a way to ensure that people who will come across a nuclear waste repository, site in 1 000 or 10 000 years, get to

identify its nature and its associated risks. To do this, we will rely on the so-called ethnographic excavation method used by Leroi-Gourhan and clarified by Courbin (1987) as well as our field observations to show how the episemiotic works and this, through the archaeological practice of exploration. We will explain how this interpretative practice brings into interaction different semiotics-objects through the mediation of its operator. We must also take into account the way in which a practice forms a system of semiosis, that is to say, the relation between signifying objects created by the practice. We will then be able to return to the very definition of the episemiotic and to the characteristic elements which define the functioning of the situated interpretation.

Mots-clés

ÉPI-SÉMIOTIQUE, INTERACTIONS, PRATIQUES SÉMIOTIQUES, SÉMIOSES

Article

Introduction

L'ANDRA, l'Agence Nationale pour la gestion des Déchets RadioActifs, a fait appel au laboratoire CeReS pour résoudre quelques-uns de leurs problèmes liés à la signification de la mémoire de leur Centre Industriel de stockage GÉOlogique (Cigéo). Dans ce cadre, ma thèse consiste à définir comment une sémiose peut être robuste et bien interprétée lorsqu'elle est soumise à l'épreuve du temps long. La finalité pratique de ma thèse consiste donc à faire en sorte que dans mille ou même dix mille ans, les individus qui fouleront les sites de stockage puissent en identifier la nature et ainsi agir en toute connaissance de cause.

Selon toute vraisemblance, les personnes qui (re-)découvriront Cigéo seront dans la même perspective que nos archéologues qui, mettant à jour les vestiges de civilisations perdues, tentent de les comprendre. Bien entendu, il se peut que les individus qui mettront à jour Cigéo ne soient pas archéologues et qu'ils ne fassent pas non plus appel à des archéologues pour explorer le site. Néanmoins, ils ne se trouveront pas moins dans la même configuration : celle d'explorer des vestiges du passé, d'en donner du sens, lequel, en retour, leur permettra d'appréhender et de comprendre un peu (plus) les hommes qui les ont produit.

Le présent article se propose de projeter, sur les bases de nos observations de terrain, le fonctionnement de la pratique archéologique de l'exploration. Mon objectif est le suivant : déterminer les éléments pertinents qui rendent compte objectivement de l'élaboration du sens d'un

site exploré. Aussi, nous nous intéresserons plus particulièrement aux interactions entre un cours d'action et les sémiotiques qui en jalonnent le parcours. L'idée sous-jacente est simple : si nous arrivons à déterminer le fonctionnement de la pratique archéologique de l'exploration, alors, peut-être, pourrions-nous proposer à l'ANDRA un parcours jalonné de sémiotiques facilitant l'élaboration d'une interprétation correcte de leur site d'enfouissement.

L'archéologie et la fouille ethnologique

L'archéologie est la science qui, à partir des corps et des objets du passé, rend compte des civilisations tout autant passées. Par définition, l'archéologie est donc une science interprétative. En ce qui concerne le prédicat « explorer », le TLFi¹ nous donne deux définitions intéressantes. Explorer, c'est (i) « parcourir afin de recueillir des informations d'ordre scientifique, économique ou ethnographique » et (ii) « parcourir et/ou examiner de fond en comble un lieu pour y découvrir quelqu'un ou quelque chose ». La relation entre archéologie et exploration est presque d'ordre tautologique puisque l'archéologie est intrinsèquement une science de l'exploration, notamment via les fouilles et les prospections qui en donnent un aspect concret.

Afin de définir la méthode dite ethnologique, Courbin cite l'ouvrage de Leroi-Gourhan intitulé *Les chasseurs de la préhistoire*, où ce dernier définit sa méthode ethnologique comme servant à « ressaisir par la fouille la plus minutieuse tout ce que le site peut avoir conservé de l'organisation des documents (...) » (Courbin, 1987). La méthode ethnographique employée est donc une méthode de fouille horizontale qui doit permettre, entre autres, de rendre compte des rapports qu'entretiennent les différents vestiges pris dans une même couche sédimentaire. L'archéologue dresse alors une topographie des lieux qui lui sert de support pour son interprétation du site. « Cette répartition des corps et des objets permet, ensuite, de restituer avec une probabilité suffisante les actes qui ont marqué l'utilisation dudit site » (*Ibid.*). En somme, par cette technique, l'archéologue devient ethnologue puisqu'en circonscrivant un milieu d'observation, il s'attache à reconstruire les pratiques d'un lointain passé et ce, par la mise en interaction des différents vestiges entre-eux tout en reconstituant l'existence. Il recolle les morceaux pour ainsi dire.

La figure 1 ci-après présente un plan partiel des liaisons de l'outillage lithique sur le site de fouille de Pincevent auquel a pris part Leroi-Gourhan. Les lignes pleines permettent littéralement de

¹ <http://www.cnrtl.fr/definition/explorer>, visité le 5 mai 2017

recoller les parties d'un même vestige. Nous pouvons observer que pour reconstruire certains vestiges, les lignes pleines passent à travers certaines constructions représentées par des cercles en pointillés ou en traits pleins. Le terrain fournit donc à l'archéologue plusieurs données pouvant être classées selon différentes composantes. Premièrement, et comme nous l'avons déjà fait remarquer, avec un tel plan de liaisons, il détermine une topographie des vestiges retrouvés. Deuxièmement, l'archéologue thématise les vestiges mis à jour, ce qui lui permet d'actualiser le ou les champs sémantiques pertinents liés à la nature du lieu. En effet, la thématisation rend compte des contenus investis et des structures paradigmatiques liés aux reliquats jalonnant le site de fouille. Dans ce cas-là, le champ sémantique des outils lithiques. L'archéologue possède alors les éléments nécessaires pour reconstruire « virtuellement » le ou les cours d'action qui ont produit l'état du site dans lequel il a été découvert. Cette reconstruction est donc un énoncé interprétatif d'ordre dialogique, c'est-à-dire qu'il met en confrontation un monde factuel, les vestiges trouvés, avec un monde du possible, les actions possibles qui ont amené à telle ou telle configuration des lieux découverts par les archéologues. « L'exploitation judicieuse de ces relations permet non seulement d'en inférer l'emplacement des lieux de travail, l'orientation des habitations, la situation de la porte, mais aussi et surtout de « restituer le mouvement des hommes sur le terrain » qu'ils habitaient, la « dynamique » de l'habitat » (*Ibid*).

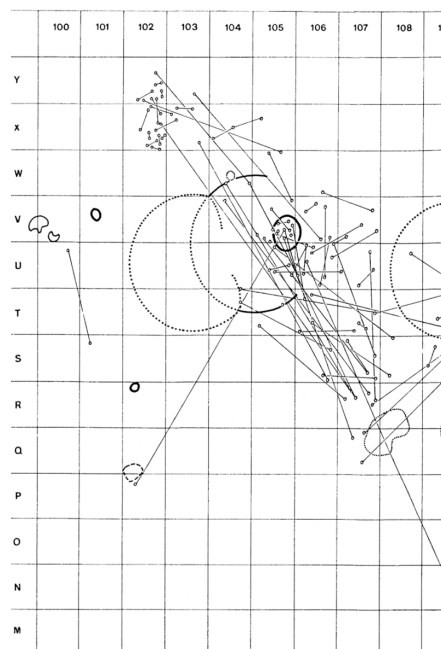


Figure 1 : Plan (partiel) des liaisons de l'outillage lithique, Pincevent (1972)

La pratique archéologique de l'exploration possède donc un cours d'action principal défini par le prédicat « explorer » mais possède, *in fine*, une multitude de cours d'action déterminés par la

méthode archéologique. Afin que cette multitude de cours d'action forme un ensemble cohérent d'actions, un processus d'accommodation pratique entre en jeu et ce, en sus de l'horizon stratégique de l'opérateur. Ce dernier étant, en l'occurrence, l'interprétation du site de fouille (le tout) par l'interconnexion de ses vestiges (ses parties). Or, comme l'explique Fontanille (2011 et 2011), toute pratique possède « une part d'interprétation, une dimension cognitive interne » qui permet à son « opérateur d'exercer à la fois un contrôle cognitif et une régulation pratique de son cours d'action ». C'est ce que Fontanille nomme l'épi-sémiotique. Cette interprétation n'est pas, à proprement parler, l'interprétation du site de fouille mais celle que nécessite toute pratique pour persister dans son cours. Cependant, il nous semble que dans notre cas, lors de l'exploration d'un site par un opérateur, ce dernier tend à délimiter une ou des « scènes » pratiques à partir des objets qu'il découvre et qui modifient, *a fortiori*, son cours d'action. Sa pratique est donc influencée, entre autres choses, par l'interprétation qu'il postule sur les objets mis à jour. Il y a donc collusion entre la pratique interprétative inhérente à la pratique archéologique de l'exploration et la part d'interprétation (la dimension cognitive interne), soit l'épi-sémiotique que requiert la pratique archéologique de l'exploration pour persister dans son cours. Certes, les deux « interprétations » ne sont pas coextensives, mais elles concourent, durant un temps donné, à déclencher chez l'opérateur-interprète une procédure de délimitation et d'interprétation de l'environnement fouillé. Il s'agit de rendre pertinent tel ou tel vestige dans telle ou telle configuration pratique possible que le site suggère et de poursuivre ainsi la fouille de manière pertinente.

Aussi, toujours selon Fontanille, tout processus d'accommodation possède deux objectifs : un objectif immédiat, déterminé par le prédicat de la pratique, et un objectif herméneutique, délivrant le sens de la pratique en cours tout en lui permettant d'atteindre son objectif immédiat. Mais au départ, le sens d'une pratique ou d'un cours d'action est inaccessible. Il s'acquiert au fur et à mesure de l'action. Fontanille (2010) postule que « toute pratique comprend une part d'interprétation, une dimension cognitive interne qui comprendrait toutes les opérations de réglage, de traitement des interactions, qu'elles soient automatiques ou préparées, programmées ou improvisées, volontaires ou involontaires, et qui serait en somme le lieu épi-sémiotique de l'accommodation pratique ». Ainsi, si l'objectif herméneutique est intrinsèquement lié au processus d'accommodation, alors nous pouvons également dire qu'il est intrinsèquement lié à l'épi-sémiotique. Dit autrement, l'objectif herméneutique est le résultat du processus épi-sémiotique qui est censé gérer l'interaction entre le cours d'action en cours et une autre sémiotique-objet. Dans la pratique archéologique de l'exploration, la distinction épi-sémiotique et interprétation du site de

fouille est tenue. La première influençant la seconde et inversement. C'est pourquoi l'acte interprétatif, dont la finalité est la production d'un énoncé interprétatif, ne peut être dissocié complètement de l'exploration du site. Bien entendu, l'acte interprétatif se poursuivra après l'exploration mais cette dernière en donne les limites. Si bien que l'épi-sémiotique semble essentielle pour le fonctionnement de l'interprétation située, *i.e.*, l'interprétation du site lors de son exploration.

Avant d'aller plus loin, remarquons qu'il est important de reconnaître la thématique du lieu en ce qu'elle permet d'actualiser (i) les pratiques potentielles que le lieu abrite ou abritait et, par conséquent, (ii) les risques potentiels liés à ce milieu en particulier. Bien entendu, rien n'indique qu'une thématique d'objets ou de pratiques puisse être reconnue comme telle. Mais cela est un autre problème et suppose la reconnaissance de signes, leur interprétation et même la notion d'apprentissage (du code permettant de donner le « bon » sens aux signes en question). Ici, nous faisons l'hypothèse que toutes les sémoses que l'opérateur rencontre sont correctement comprises. En outre, la topologie du lieu via la répartition de ses parties est cruciale pour rendre compte de sa « dynamique ». Se pose alors la question de la reconnaissance des parties, de leur identité et donc de leurs rôles dans le tout qui les intègre. Reconstruire la dynamique d'un lieu nécessite donc l'identification des sémiotiques-objets présentes, de leur thématique, de leur topologie afin de les lier selon un ordre pratique. Elle implique également le fonctionnement de l'épi-sémiotique en ce que cette reconstruction dynamique procède d'une interprétation située.

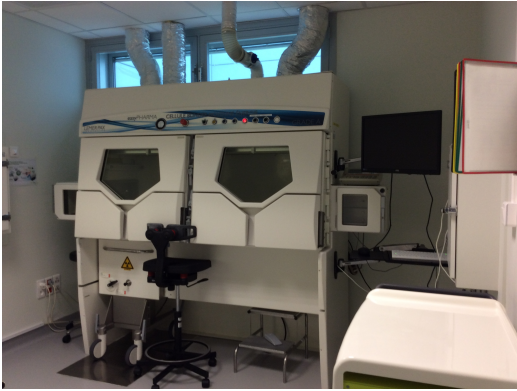
Observation de terrain : Du radioélément au radio-pharmaceutique en médecine nucléaire

Les services de médecine nucléaire, et notamment celui de l'hôpital Pierre-Paul Riquet (PPR) ou de l'Institut Universitaire de Cancérologie de Toulouse (IUCT), ont été conçus afin de minimiser les risques engendrés par l'utilisation médicale de radioéléments. Ces derniers sont utilisés dans deux cas de figure. Soit pour diagnostiquer certaines pathologies, dans ce cas les examens se nomment alors des scintigraphies, soit pour traiter certaines pathologies, les thérapies se nomment alors irathérapie ou curiathérapie. Comme tout produit pharmaceutique, leur contrôle est obligatoire et réglementé. Mais, comme tout produit radio-pharmaceutique, ils impliquent une série de contraintes structurelles tant au niveau architectural et matériel que de la pratique médicale en elle-même. Nous n'envisageons pas ici de produire une liste exhaustive de ces éléments mais, tout au plus, de montrer la prégnance de certains d'entre eux dans une perspective d'exploration archéologique où il

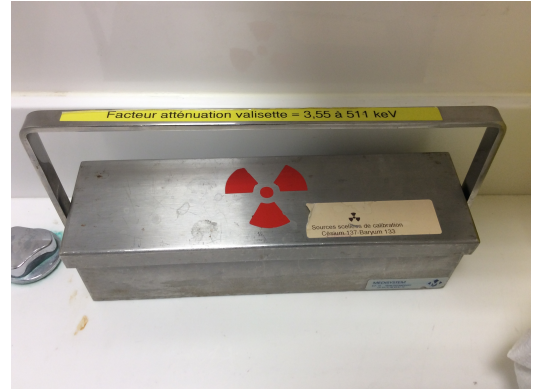
nous faudrait formuler un énoncé interprétatif concernant la nature du lieu pendant que nous en faisons l'expérience.

D'un point de vue architectural, le service est divisé en deux zones. Une zone dite froide où la présence de radioéléments est nulle et une zone dite chaude où la présence de radioéléments varie en fonction des besoins du service. La zone froide est accessible à tous tandis que la zone chaude n'est accessible qu'aux personnes autorisées. Pour les employés et autres observateurs, l'entrée se fait par des sas, non indiqués comme tels (vestiaires). Pour les patients et les accompagnants, l'entrée en zone chaude ne peut être effectuée qu'avec une personne du service. L'entrée des patients donnant accès à la zone chaude a ceci de particulier que son activation est normée : elle ne peut se faire que de l'intérieur, c'est-à-dire en zone chaude. Remarquons toutefois qu'il est possible d'activer l'ouverture de la porte de l'extérieur, soit en zone froide, par le biais d'un badge. Néanmoins, ce moyen d'ouverture n'est censé être utilisé qu'en cas d'urgence. La zone chaude du service de médecine nucléaire est donc refermée sur elle-même et l'accès réglementé.

Le parcours d'un radioélément démarre dans les laboratoires de radio-pharmacie du service (en zone chaude donc) et dont l'accès est restreint aux seuls radio-pharmaciens ainsi qu'au cadre de santé du service. Et pour cause, c'est dans ces laboratoires que sont préparées les doses qui seront ensuite injectées aux patients. Pour ce faire, les radio-pharmaciens utilisent une machine que l'on ne trouve que dans ce service : une cellule blindée (avec sa source radioactive) pour la préparation de radio-pharmaceutiques de moyenne énergie (*cf* photographie 1). Cette cellule contient une source de radioéléments qui servira à préparer la dose requise pour tel ou tel examen. Une fois la dose préparée, le radio-pharmacien la met dans une valisette plombée (*cf* photographie 2) qui elle-même sera mise dans un guichet transmural (*cf* photographie 3). Ce dernier permet le passage de la dose dans la salle d'injection en limitant au maximum l'exposition potentielle des personnes se trouvant dans le service. Une fois le radio-pharmaceutique injecté, le patient est conduit en salle d'examen et le reliquat de l'injection (la seringue, entre autres) finit sa course dans une poubelle adéquate pour le recevoir (*cf* photographie 4). Nous pourrions continuer en suivant le parcours du patient injecté, des salles d'imagerie jusqu'à la sortie en passant par les toilettes pour « patient injecté ». En effet, ces derniers ont des toilettes qui leur sont réservées car leurs excréments (urines et selles) sont également contaminés et doivent donc subir un temps de décroissance radioactive avant de pouvoir être rejetés dans le réseau ordinaire.



Photographie 1 : Cellule blindée en radiopharmacie



Photographie 2 : Valisette de transport



Photographie 3 : Guichet transmurale côté radiopharmacie

Ainsi, nous pouvons observer deux parcours qui se croisent : le premier, celui des radioéléments devenant successivement radio-pharmaceutiques puis déchets radioactifs et le second, celui des patients. Pour l'explorateur archéologue, force est de constater que plusieurs niveaux de pertinence se conjuguent et s'entrecroisent pour donner sens à ce lieu si singulier. L'architecture en première instance (des espaces à accès restreint, des salles d'exams, des toilettes pour personnes injectées, etc.), les objets médicaux en seconde (cellule blindée, scanner, seringue, etc.), les objets non-médicaux de protection spécifique du milieu nucléaire (valisette de transport, guichet transmurale, etc.), les objets du quotidien (portes, signaux de sortie, lumières, etc.) et les textes de tout ordre (règles, signalétiques, etc.) et, *a fortiori*, les pratiques médicales observables.

La thématique du lieu est définie par le milieu d'observation, nous sommes dans un service hospitalier de médecine nucléaire faisant exclusivement des diagnostics (les contraintes y sont moindres que dans un service pratiquant la thérapie). Remarquons néanmoins que les photographies 1, 2 et 3 ne présentent pas d'objets et d'instruments médicaux à proprement parler. Ce ne sont que

des objets adjuvants à la pratique pharmaceutique et/ou médicale. Leur topologie permet de saisir l'organisation pratique du lieu et les sous-pratiques associées à chaque pièce : leur « dynamique ».

De la différence naît le sens



Photographie 4 : Trois poubelles en salle d'examen en médecine nucléaire

La photographie 4 ci-dessus a été prise dans une salle d'examen de médecine nucléaire. Si nous vous posons la question suivante : laquelle de ces trois poubelles peut contenir l'élément à risque radiologique ? Vous en inférez assez aisément que les déchets radioactifs iraient dans la poubelle rouge, vraisemblablement en plomb, du premier plan. D'ailleurs, compte tenu du fait que la photographie a été prise dans un milieu hospitalier, vous pourriez également inférer la différence entre les deux autres poubelles. La jaune devant contenir les Déchets d'Activités de Soins à Risques Infectieux (DASRI) et la noire devant contenir tous les autres déchets.

Selon Saussure, de la différence naît le sens. Ici, ce sens est lié à une pratique particulière, dans un milieu donné. Si bien que grâce à (i) la thématique du lieu (milieu hospitalier, médecine nucléaire), (ii) la morphologie des poubelles et bien sûr à (iii) votre connaissance du phénomène de la radioactivité, vous avez pu répondre correctement à notre question. Vous avez tout simplement connecté l'ensemble des éléments pertinents de ces trois champs afin d'en donner une interprétation cohérente et adéquate en sus de notre question.

Mais concentrons-nous sur la poubelle des déchets radioactifs. Pourquoi paraît-elle adéquate pour contenir des déchets radioactifs ? Elle paraît l'être en raison de sa morphologie qui implique son efficacité factitive. La factitivité est la modalité d'un faire-faire. Pour les objets, telle notre poubelle, la factitivité passe par (i) une fonctionnalité communicative (dimension cognitive) et (ii) une fonctionnalité opératoire (dimension pragmatique). Ainsi, dans le milieu hospitalier dans lequel nous avons pris cette photo et d'après la fonctionnalité communicative, cette poubelle nous dit qu'elle est une poubelle et qu'elle est une poubelle d'un genre particulier, celui de contenir la radioactivité, notamment grâce à son épaisseur si singulière. La fonctionnalité opératoire découle aussi de sa morphologie : la poubelle a été conçue afin que son utilisateur ne soit pas obligé de toucher le couvercle. C'est pourquoi il existe une pédale (en bas à droite sur la photographie) qui sert à actionner l'ouverture ou la fermeture dudit couvercle.

Dans la pratique du soignant, les trois poubelles instaurent des valeurs différentes dans le paysage de sens qu'est le milieu hospitalier. Le soignant choisit donc de valoriser ou non, suivant ses besoins déontologiques et éthiques, le sens de ces objets en les utilisant de manière adéquate ou non. Durant nos observations, cette poubelle a fait sens de la même façon, c'est-à-dire par sa valeur (au sens saussurien du terme) qui naît de sa différence avec les autres poubelles. C'est là un point important car nous postulons ici que toute pratique produit un système de sémiotiques donnant à chacune d'entre elles une valeur spécifique en regard des autres sémiotiques. En somme, toute pratique crée un paysage de sens qui influence, en retour, son opérateur.

Or, le choix d'utiliser telle ou telle poubelle pour accueillir tel ou tel déchet ne nécessite pas simplement la mise en présence réelle, physique de ces objets, Elle nécessite aussi et surtout l'interaction au niveau cognitif de ces objets pour un cours d'action donné. Nous en revenons donc au fonctionnement de l'épi-sémiotique puisque c'est elle qui est censée gérer ces interactions liées à une pratique donnée, que ces interactions nécessitent ou non une interprétation complexe.

L'épi-sémiotique

Le problème est qu'en sémiotique, l'épi-sémiotique n'est pas un concept unifié mais renvoie à différentes acceptions. L'une d'elles étant celle que Fontanille propose. Une autre provient de Klinkenberg. Pour le sémioticien, il faut distinguer la perspective *émique* de la perspective *étique*. La perspective étique est celle qui envisage les grammaires comme un objet autonome tandis que la perspective émique est celle qui envisage les comportements sémiotiques en les associant à leur

contexte culturel. Pour Klinkenberg, l'épi-sémiotique dépend de la perspective émique. Je cite « On appellera *discours épisémiotique* les jugements que les usagers formulent à l'endroit de leurs pratiques sémiotiques ou des pratiques de ceux qu'ils observent (...), et qui permettent au sociosémioticien d'étudier le vaste domaine des codes de représentation » (Klinkenberg, 1996). Cette conception de l'épi-sémiotique ne peut nous convenir en l'état car elle prend en compte des variables incommensurables. La notion même de contexte culturel est dès plus ambiguës. Comment doit-on circonscrire le « contexte » ? Comment sélectionner les éléments culturels pertinents pour répondre de tel ou tel comportement ? En fait, ce que propose Klinkenberg lorsqu'il parle d'épi-sémiotique n'est autre qu'une analyse comparative entre l'énoncé de jugement d'un opérateur sur sa propre pratique ou la pratique d'un tiers et ladite pratique analysée sémiotiquement par le scientifique. La simple dénomination *discours de représentation* nous paraît alors suffisante en ce que le jugement appelle une sémiotisation préalable.

Un autre chercheur, Jacques Theureau, pourrait nous être utile pour établir le fonctionnement de l'épi-sémiotique. L'ergonome qu'est Theureau émet deux hypothèses de substance qui sont à la base de sa théorie. L'hypothèse de l'énaction et l'hypothèse de la conscience préreflexive. L'énaction consiste, et je le cite, en « une succession ou un flux d'interactions asymétriques entre cet acteur et son environnement. Ces interactions sont asymétriques au sens où l'organisation interne de cet acteur à chaque instant sélectionne ce qui, dans l'environnement, est susceptible de le perturber et façonne la réponse qu'il peut apporter à cette perturbation » (Theureau, 2009). Il nous semble que, de prime abord, l'énaction telle que définie par Theureau ressemble à s'y méprendre à la définition de Fontanille concernant l'épi-sémiotique. À ceci près que pour Theureau, l'opérateur sélectionne des éléments de son milieu qui le perturbe tandis que pour Fontanille, l'épi-sémiotique est censée régler le rapport entre pratiques. Nous rejoignons Theureau en ce sens que toute sémiose issue de l'environnement peut influencer, d'une manière ou d'une autre, le comportement sémiotique d'un individu et, par voie de conséquence, sa pratique. La sélection dont parle Theureau doit, selon nous, s'entendre comme la jonction entre la direction d'un cours d'action et l'influence que peut avoir une sémiose sur cette direction. Or, en sémiotique, d'après le niveau de pertinence d'une sémiose (texte, objet, pratique, forme de vie), nous pouvons en déterminer son fonctionnement et donc son sens. A fortiori, lorsqu'une sémiose s'insère dans un système de sémoses créé par la pratique, sa valeur peut être également connue. Dès lors, si l'interaction asymétrique entre l'opérateur d'une pratique et un système de sémoses (l'environnement de la

pratique) modifie son cours d'action, alors nous pouvons en inférer qu'elle est la sémiologie qui a déterminé ce changement.

Mais Theureau a besoin de ce qu'il nomme l'activité pré-réflexive pour comprendre comment cela se passe *in situ*, *i.e.*, dans la boîte noire dont parle Eco (Eco, 2013). Et, selon l'hypothèse de la conscience pré-réflexive, il serait possible, pour un acteur humain, d'explicitier ce qui le conduit à faire telle ou telle action. Pour Theureau, la manifestation de la conscience pré-réflexive suit trois étapes. Primo, un acteur humain peut à chaque instant expliciter et commenter son activité à un observateur-interlocuteur. Secundo, cette possibilité d'explicitation constitue un effet de surface des interactions asymétriques entre cet acteur humain et son environnement et de leur organisation temporelle complexe. Enfin, tertio, cet effet de surface est constitutif, c'est-à-dire que sa transformation par une prise de conscience à un instant donné transforme l'activité qui suit cet instant. Lorsque cette possibilité est actualisée d'une façon ou d'une autre, on peut parler d'expression de la conscience pré-réflexive.

Ce qui est intéressant dans la théorie développée par Theureau c'est qu'un acteur humain puisse décrire, expliciter son activité pendant qu'il est en train de la faire. Ce n'est pas un jugement mais une description. Néanmoins, cette dernière nous paraît inconsistante en ce qu'elle part du postulat qu'il faille une « conscience » pour obtenir une certaine réflexivité. Or, en sémiotique, la réflexivité n'a guère besoin de conscience pour être. Ainsi, comme le montre le Groupe μ , dans son ouvrage *Principia semiotica* (2015), même la bactérie est capable de réflexivité dans son rapport avec son milieu. Par exemple, en établissant une boucle de rétroaction à partir des signaux prélevés au cours des interactions avec ledit milieu. Elle n'a pas pour autant de conscience, même « pré-réflexive ». Et, justement, c'est de la réflexivité au sens sémiotique et syntagmatique des termes mais sans aucune conscience. Pour nous, le fonctionnement de l'épi-sémiotique est le fondement de l'interprétation située, qu'elle soit consciente ou non, simple ou complexe. De plus, ce fonctionnement ne doit pas faire appel à des variables incommensurables mais à des données objectivables qu'un cours d'action inclus dans son périmètre.

En analysant l'épi-linguistique proposé par Culioli, Badir (2014) a proposé l'hypothèse selon laquelle l'épi-sémiotique serait une forme d'analyse qui consiste à analyser un objet qui lui-même nécessite l'analyse de plusieurs objets distincts et hétérogènes en nature. Cette hypothèse ne semble pas contrevenir à la définition fontanillienne de l'épi-sémiotique. Bien au contraire, elle lui apporte

un socle sur lequel elle peut se déployer et se préciser. Ce que nous avons observé avec la pratique archéologique de l'exploration, le parcours du radioélément et l'exemple des trois poubelles incluses dans la pratique médicale en médecine nucléaire suggèrent une telle combinaison.

Lors d'un cours d'action, un opérateur actualise un paysage de sens au gré des sémioses intégrant son champ d'action. Ces dernières forment un système de sémioses où chaque sémiose acquiert une valeur qui lui est spécifique en vertu des différences et des relations qu'elle entretient avec les autres. Le cours d'action tend à homogénéiser le sens apporté par l'ensemble des sémioses rencontrées et ce, selon l'horizon stratégique de l'opérateur. Cette homogénéisation est rendue possible par la mobilisation d'un processus d'accommodation pratique. Or, tout processus d'accommodation, qu'il soit hétéro-adaptatif (programmation) ou auto-adaptatif (ajustement), active le fonctionnement de l'épi-sémiotique et détermine l'objectif herméneutique. L'épi-sémiotique est donc au fondement de l'homogénéisation du sens d'un cours d'action et n'est autre qu'un processus interprétatif inhérent à toute pratique. Ce processus interprétatif sert à résoudre la tension générée par la sémiose rencontrée entre le sens du cours d'action en cours et la dite sémiose. Cette dernière tendant ou non à empêcher d'atteindre l'horizon stratégique de l'opérateur. Cette tension peut prendre trois positions. Elle peut être concordante, la sémiose concourt à la poursuite de l'action telle quelle et peut être vue comme un adjuvant pour l'opérateur afin qu'il atteigne son horizon stratégique. Elle peut être discordante, la sémiose s'oppose alors à la poursuite de l'action telle quelle et nécessite l'accommodation pratique afin d'atteindre l'horizon stratégique. Enfin, elle peut être non-cordante, la sémiose n'est pas liée à l'action en cours et n'influence en rien son cheminement ni même la possibilité, pour l'opérateur, d'atteindre son horizon stratégique.

Selon nous donc, l'épi-sémiotique est à la fois une dimension interne inhérente à toute pratique et une analyse particulière puisque nécessitant l'analyse de deux sémiotiques-objets distinctes et pouvant être hétérogènes en nature. Une fois le processus épi-sémiotique achevé, la nouvelle séquence du cours d'action de l'opérateur se distingue de celle précédent l'interaction. La nouvelle séquence acquiert alors une nouvelle valeur et *a fortiori* un sens s'en dégage. L'objectif herméneutique est manifesté.

Application en situation hospitalière



Photographie 5 : Entrée patient, service de médecine nucléaire de l'hôpital PPR

La photographie ci-dessus présente la porte de l'entrée patient permettant d'accéder à la zone chaude du service de médecine nucléaire de l'hôpital Pierre-Paul Riquet de Toulouse-Purpan. Comme nous l'avons déjà stipulé précédemment, le personnel médical n'est pas censé entrer en zone chaude via cette porte. Ils possèdent un accès qui leur est réservé, un sas réglementé jouant également le rôle de vestiaire. Néanmoins, en cas d'urgence, l'ouverture de l'entrée patient peut être activée par une carte magnétique. De plus, notons qu'il existe une tenue réglementaire pour le personnel médical travaillant en zone chaude qui se distingue de celle des patients. Cette tenue permet de limiter la propagation des radioéléments en cas de contamination puisque son port est réservé à la zone chaude. Cependant, lors de nos observations de terrain, nous avons été témoin de ce que nous pourrions appeler un vice de procédure par l'un des soignants. Ce vice porte tant sur la tenue vestimentaire que sur l'usage de l'entrée patient.

Avant d'expliquer ce dont nous avons été témoin, une courte description de la porte et de son affichage s'impose. La porte de l'entrée patient est fermée de l'intérieur. Cette factitivité de l'objet semble être bien corrélée avec le texte linguistique « accès réservé aux personnes autorisées ». De plus, sachant que nous sommes en médecine nucléaire, le pictogramme de zonage lié à la radioactivité (présents à trois reprises) justifie cet accès restreint et ce mode d'ouverture. L'affiche

en bas à droite, sur la photographie, stipule qu'au-delà de cette porte, une tenue réglementaire est exigée. Des tenues sont disponibles pour les patients et les accompagnants. Le personnel étant censé se mettre en tenue lors de son passage au vestiaire (sas). Nous pouvons à présent décrire et commenter ce que nous avons observé.

Alors que nous nous trouvions en zone chaude avec le cadre de santé, l'ouverture de la porte de l'entrée patient a été activée de l'extérieur, soit de la zone froide. Nous avons alors aperçu un radio-pharmacien en tenue réglementaire pénétrer en zone chaude, faire une dizaine de pas nonchalamment, puis se retourner et quitter la zone chaude comme il était arrivé. La scène n'a pas duré plus d'une dizaine de secondes. De fait, nous pouvons supposer qu'un radio-pharmacien travaillant dans le service depuis quelques années connaît et l'ensemble des règles qui régissent le fonctionnement du service, notamment sur la partie vestimentaire, et la manière d'accéder à la zone chaude. Or, sous nos yeux, il a enfreint lesdites règles. Même si nous ne pouvons connaître son horizon stratégique qui le motivait — peut-être aurions-nous dû lui poser la question — nul doute qu'il ne s'agissait pas d'une urgence médicale (le service était alors en période estivale et aucune urgence n'a été signalée). De par sa démarche, nous aurions plutôt pensé à un débourdement de jambes plutôt qu'à une action liée au domaine médical, mais ce n'est là qu'une supposition. En mettant notre supposition de côté, nous pouvons néanmoins observer comment l'interaction cours d'action - sémiotiques-objets permet d'accéder au sens du cours d'action de ce praticien. Le non respect des règles de fonctionnement du service et des injonctions sur la porte axiologisaient dysphoriquement le sens de son cours d'action dans une perspective éthique. D'un point de vue épisémiotique, les règles de fonctionnement du service et la signification des affichages sur la porte créaient une tension discordante avec le cours d'action ('débourdement des jambes') du praticien. De toute évidence, le radio-pharmacien aurait dû renoncer à pénétrer dans le service pour quelques pas ou du moins, pour ce faire, il aurait dû emprunter l'entrée qui lui était réservée. Si bien que nous nous sommes retrouvés en présence d'une personne bravant sciemment un interdit et, ce faisant, donnant à son cours d'action ce sens précis.

Conclusion

Pour conclure, joignons la pratique archéologique de l'exploration et nos observations de terrain dans la perspective des sites d'enfouissement des déchets radioactifs. D'après l'archéologie, tant la topographie des sémioses que leur reconnaissance d'un point de vue thématique est importante pour reconstituer la « dynamique » d'un site et donc les pratiques qui avaient cours. Lors de l'exploration

archéologique d'un site, l'interprétation des vestiges découverts influence à la fois la poursuite des investigations et l'interprétation de la nature du site.

D'un point de vue sémiotique, toute pratique actualise un paysage de sens dans un milieu donné et produit un système de sémioses. Lors d'un cours d'action, le sens de ces sémioses est homogénéisé et ce, en sus d'un horizon stratégique. De plus, ces sémioses activent un processus d'accommodation pratique ayant pour fondement l'épi-sémiotique. L'épi-sémiotique n'est autre qu'un processus interprétatif inhérent à toute pratique. Ce processus interprétatif sert à résoudre la tension générée par la sémiose rencontrée entre le sens du cours d'action en cours et la dite sémiose. Cette dernière tendant ou non à empêcher d'atteindre l'horizon stratégique de l'opérateur. Cette tension peut prendre trois positions : concordante, discordante ou non-cordante.

Le fonctionnement de l'épi-sémiotique est donc fonction de trois facteurs : le prédicat thématique de la pratique, l'horizon stratégique de l'opérateur et le sens de la sémiose qui induit l'activation du processus épi-sémiotique. Une tension se crée donc entre la qualité de la relation objectif immédiat / horizon stratégique et le sens et/ou la valeur de la sémiose rencontrée. Le résultat du processus épi-sémiotique donne corps à l'objectif herméneutique, qui, lui, dévoile le sens de l'action en cours.

Bibliographie

Badir, S. (2014). *Epistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*. Paris: Honoré Champion.

Courbin, P. (1987). André Leroi-Gourhan et la technique des fouilles. *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 84, n°10-12, 328-334.

Eco, U. (2013) [1992]. *Le Signe*. Paris: Librairie Générale Française, Livre de Poche.

Fontanille, J. (2006). *Pratique sémiotiques*. Paris: PUF

— (2010). L'analyse des pratiques : le cours du sens. *Protée*, vol. 38, n° 2, 9–19.

Groupe μ (2015). *Principia semiotica. Aux sources du sens*. Bruxelles: Les impressions nouvelles.

Klinkenberg, J.-M. (1996). *Précis de sémiotique générale*. Paris: Seuil

Theureau, J. (2003). Les leçons apprises à travers le programme de recherche "cours d'action" de 1988 à 2003 et la question de l'articulation entre activité individuelle et activité collective. Paris : 38° congrès de la SELF [en ligne].

— (2009). L'observation des cours d'action, des cours de vie relatifs à une pratique et de leurs articulations collectives. Cahour, B. & Licoppe, C. (orgs.). *Atelier "L'apport de la confrontation aux traces de sa propre activité »*. Paris : Telecom-Paritech [version remaniée – en ligne].